

Une ballade mémorielle dans les rues du « Vieux village » de Trèbes



Présentée par l'association « Voisins du Vieux Trèbes » avec le soutien de la Commune de Trèbes

24 avril 2026

01 -Port commercial du Canal, vers 1920



Le Canal royal du Languedoc a été initié par Pierre Paul RIQUET, né vers 1609, à Béziers. C'est un roturier, fermier des Gabelle (collecteur des Impôts sur le sel) qui a eu le génie de résoudre la question des apports d'eau nécessaires. Le projet était de relier Bordeaux à la Méditerranée par bateau sans faire le tour du Portugal et de l'Espagne afin de transporter des marchandises et par extension des voyageurs. Le Roi a autorisé ce projet mais sans apporter de financements. La première partie du projet reliait Toulouse à Sète. Riquet y investit ses « économies » et demanda l'aide des grosses communes traversées. Carcassonne refusa et le Canal contourna cette ville. Le port le plus proche de Carcassonne était Trèbes qui bénéficia de l'activité engendrée. Après 14 ans de travaux (pelle, pioche et brouette), les 261 km du Canal sont mis en eau en 1681 et l'activité de transport peut rejoindre Toulouse à Sète, les marchandises à destination de Carcassonne chargées et déchargées à Trèbes, pendant 130 ans jusqu'en 1808, quand finalement Carcassonne accepte de payer pour voir le Canal passer chez lui. Le canal perdit peu à peu son usage au profit du train à partir de 1870.

02 - Épicerie de la famille Rouquet, vers 1920



Comme on l'a vu précédemment, Trèbes bénéficia de l'essor économique dû au Canal et le petit bourg rural de quelques centaines d'habitants au 17^{ème} siècle devint un gros bourg de plus de 1000 habitants à la Révolution et à 2000 habitants en 1875, la plupart résidant à l'intérieur des murs du vieux village. Ceci explique la profusion de commerces qui animent ses rues au 19^{ème} et au 20^{ème} siècle. On ne comptait pas moins de 7 épiceries, 3 boulangeries, 5 boucheries, 3 charcuteries, 4 cordonneries, 4 cafés, 4 ou 5 coiffeurs, etc ...

La famille Rouquet est une vieille famille de Trèbes, issue d'une lignée de cultivateurs, l'un des premiers qui sort de sa condition, c'est Auguste, né en 1838 qui devient sabotier. On sait qu'il réside dans le même immeuble, près du pont du Canal, que la future épicerie. Son fils, Auguste Bernard né en 1869, s'établit comme épicier, au retour du service militaire en 1891, il se marie avec Hélène Baillat, fille d'un tonnelier, ils auront au moins deux filles, Amélie et Jeanne qui seront-elles aussi épicières. Nous les voyons tous les 4 devant leur boutique située en haut du boulevard du Canalou des Cafés (avenue Pasteur aujourd'hui) sur cette photo des environs de 1920.

De gauche à droite Auguste Rouquet, Hélène Baillat, épouse Rouquet, devant elle ...?, puis ...?, Jeanne Rouquet, ...?, et totalement à droite Amélie dite Marie Rouquet.

03 – Boucherie Pistre /Griffe vers 1910



Nous apercevons Louis Achille Pistre, son épouse Marie Rosa Mahoux, et sa mère Marie Germaine Griffe, épouse Pistre, devant leur boutique place du Marché, aujourd'hui disparue (emplacement du parking René Cassin).

Son père Pierre Pistre, né à Trèbes en 1856, a lui-même succédé à son père Paul Jean, natif de Pennautier, qui a créé la boucherie à Trèbes vers 1850

04 – Coiffeur Granana, vers 1937



Fils d'immigré espagnol, il est né à Marseille en 1911. Ses parents étant tous deux morts de la grippe espagnole en 1918, Louis Joseph Granana suit sa famille venue s'installer à Trèbes comme ouvriers agricoles, dans les années 20. Il s'émancipera, apprendra le métier de coiffeur et installera sa boutique, rue de la Poste (ancienne rue Saïssset, aujourd'hui rue Victor Hugo). Il se mariera à Marie Rose Bonnet, une fille de Castelnaudary, en 1936.

Nous le voyons ici en blouse blanche, avec son épouse devant sa boutique.

Pendant l'occupation, Louis Joseph frisera le drame, lorsque des allemands, passablement éméchés, pénétrants dans son salon voulurent qu'un client partagent leurs libations. Celui-ci refusant, un adjudant sortit son arme et tira dans les miroirs et dans la rue. Ce furent les plantons da la Kommandantur qui évitèrent le carnage...

05a - Halle, place du Marché, vers 1910



La place du Marché, à l'époque « place aux Herbes », est issue de l'extension probable du village au 17^{ème} siècle. Elle est dotée d'une halle couverte construite au cours des années 1872/1873. Elle est constituée de 8 piliers de pierre maçonnée et d'une charpente couverte de tuiles canal. La halle est desservie par une fontaine à bras que l'on aperçoit au fond de la photo qui puise l'eau dans un puits situé à ses pieds. Elle abrite le marché bi-hebdomadaire, mais aussi les fêtes, les concerts de l'Harmonie municipale, et les jeux des enfants, ... C'était le cœur battant du village.

On ignore l'époque de sa destruction...

05b – Halle, place du Marché vers 1950



On peut imaginer la reconstruction de la nouvelle halle tout de suite après la 2^{ème} guerre mondiale. C'était un bâtiment moderne qui avait été étudié pour gagner en surface un maximum de place pour les danseurs lorsqu'il y avait bal. Elle était constituée d'une charpente métallique qui en outre de supporter le toit était muni d'un ingénieux système permettant de monter et de descendre une scène (ou mezzanine) où prenait place l'orchestre. Elle était ceinte d'une balustrade qui protégeait le public des chutes car le sol était de niveau.

Deux jours par semaine les maraîchers locaux viennent y vendre leurs produits.

Elle aura duré moins de temps que la précédente, car mal entretenue et vétuste, elle fut démolie aux premiers jours du 2^{ème} millénaire

06 – Salle des Fêtes, vers 1960



La salle des Fêtes fut construite rue des Ecoles (aujourd'hui rue de Lorraine) à l'emplacement de l'école primaire de filles devenue trop vétuste. En face à la place du jardin se trouvait l'école primaire des garçons, elle aussi détruite par suite de sa vétusté. D'environ 1000 m², elle offrait une capacité d'accueil doublée par rapport au foyer des Campagnes (Salle des Congrès de l'actuel Hôtel de ville). Inaugurée le 18 novembre 1956, elle offrait 708 places assises (Parterre et balcon). Elle accueillait non seulement les séances de cinéma, et elles furent nombreuses et à guichet fermé, mais aussi les concerts de l'Harmonie « Les Amis réunis », les réunions publiques, des spectacles pour enfants et les soirées dansantes.

Malheureusement la télévision pénétra les foyers et le cinéma en salle périclita. Après une suspension des séances de mai à septembre 1968 ; et une reprise poussive, le cinéma arrêta définitivement ses projections en 1976.

Après quelques années la salle des fêtes devenue insalubre fut fermée définitivement pour cause d'insécurité. Elle fut démolie vers les années 2000 et remplacée par ce programme de logements à loyer modéré.

07 - Boulangerie Blanquier, vers 1925



Les Blanquier sont issus d'une longue tradition d'artisans de bouches mais aussi du travail de la pierre et du bois. André, fils d'un menuisier, est né à Carcassonne en 1865. Il est dispensé du service militaire et se place comme commis boulanger d'abord à Capendu puis chez un artisan trébéen en 1886 et se marie avec la fille d'un artisan maçon, Anaïs RAJOL, en 1887. Ils auront 5 enfants dont 4 garçons qui deviendront tous boulangers.

La photo présente André (au centre qui bat la mesure) et derrière-lui son fils Benjamin (qui sera le père de Jacques, lui-aussi boulanger à Trèbes dans les années 1970), devant sa boutique, rue des Fargues.

08 – Café Ferret, rue de la Mairie, vers 1935



Ancien café, fondé par Pierre Rennes, un ancien cordonnier, cédé vers 1925 à la famille Ferred (Ferret / Farré). Jacques, est né en 1900 au sein d'une fratrie de 11 enfants, fils de François, cultivateur, homme à tout faire au domaine de Millegrand et Thérèse Cullell, une lavandière, tous deux d'origine espagnole. Il s'est marié avec Jeanne Falcou née en 1901 au sein d'une famille de cultivateurs : Adrien et Rosalie Daydé, à Trèbes en 1925.

Le Café Ferret règne sur le début de la rue de la Mairie à deux pas de la halle, c'est le lieu de rassemblement de la jeunesse dans les années 1930.

Sur la photo, au 1^{er} rang assis de gauche à droite, on trouve Jean Raynaud, Françoise Mur, Françoise Bénausse, Baptistine Sablayrolles, épouse Novi, Jeanne Falcou, épouse Ferret et Eulalie Bonnafous; au 2^{ème} rang, de gauche à droite : Louis Cros, Jean Bénét, Robert Pech, Georges Auroux et J. Estébanez.

Le café sera ensuite cédé à la famille Pouzenc, tenu notamment par Jacky Bertola, l'épouse d'André Pouzenc, bien connue des habitants du village.

09 – Rue de la Poste, vers 1910



La rue de la Poste dénommée ainsi vers 1910, (anciennement rue Etienne Saïssset du nom d'un maire de 1795, puis d'Etienne Claude Saïssset, directeur des travaux du Canal, aujourd'hui rue Victor Hugo).

On remarque la boutique du coiffeur, à gauche, avant la transformation de sa façade, avec son arc de plein cintre aujourd'hui supprimé et sa pierre de pignon datée de 1620 encore visible. Au-dessus, c'est la recette des Impôts indirects ou l'on vendait le tabac et les allumettes.

Le facteur, à droite, peut-être Paul Joseph Mestre, au cours de sa tournée, devant la halle, première époque.

10 – Rue de la Mairie, vers 1910



La rue de la Mairie, dénommée justement puisqu'on trouve le siège de la Mairie, dans le premier bâtiment sur la gauche qui était aussi le siège de la Recette des Impôts et qui a été construit au 16^{ème} après que le cimetière primitif ait été déménagé et rasé. A cette occasion, le niveau de la rue a été abaissé, puisqu'on trouve dans les archives, une facture de travaux en vue d'augmenter de 6 marches, les 6 premières, sur lesquelles sont installées les badauds, l'escalier qui mène au portail de l'Église.

Ce bâtiment a malheureusement été démoli vers 1960 dans le projet de « mise en valeur » du chevet de l'église, ce qui relevait d'une méconnaissance à l'époque et d'une aberration architecturale et patrimoniale, les églises des villages occitans étant toujours inscrites dans le tissu « urbain ».

11 – Place de l'Église, vers 1920



L'Église actuelle fut construite à partir de 1350, probablement en plusieurs tranches, remarquable par sa taille, par son haut clocher carré, mais aussi par ses corbeaux (pièces de charpente) peints. Le portail d'entrée, à l'ouest ne fut jamais terminé, l'accès actuel au sud était la porte des Morts (accès au cimetière primitif).

Une jolie croix à double face sculptée aux environs des années 1600 veillait sur les tombes du cimetière, puis, lorsque celui-ci fut abandonné, placée sur le parvis de l'Église. Vers 1850, elle sera installée entre le clocher et le portail dans un enclos protégé par une solide grille de fer (plus tellement solide à l'époque où fut prise la photo). Dans les années 1970, elle fut installée à l'intérieur de l'Église, au centre de l'abside où elle se trouve encore aujourd'hui.

Une fois par an, à la Saint Roch, 16 août, le curé installé sur la 1^{ère} marche bénissait tout ce qui pouvait l'être : charrettes, animaux domestiques et basse-cour, mais c'était surtout des chevaux présentés par leurs propriétaires.

12 – Atelier de couture de Charlotte Plana



La couturière Charlotte Labeauthé °1879, épouse Plana, qui n'est pas sur la photo, n'hésite pas, dès les beaux jours, à installer son atelier en pleine rue, boulevard de l'Église (qui se nomme aujourd'hui par un curieux hasard la rue Voltaire). En ce jour de 1911, sous le regard de Marie Espougnac °vers 1861, épouse Plana, la grand-mère d'Irène, d'Eudoxie Cassé ° 1872, l'épicière devant sa boutique et du facteur Paul Joseph Mestre °1882, debouts, on trouve assises, les ouvrières : Jeanne Paule Claret °1895, sur ses genoux, la fille de la patronne, Irène Plana °1907, Marie Jeanne Chaluleau °1897, Rosa Sarda °1896, future épouse Barthès et Odette Clergue °1880.

13 – Avenue de l'Église, vers 1910



Aujourd'hui rue Voltaire, la maison sur la droite, qui a servi de modèle à la fresque de la place du Souvenir français et où court la vigne a été démolie en 1959, était la propriété de la famille Rigail. La maison devant laquelle se trouve une petite fille était la propriété de la famille Cugulière. A l'angle de cette maison, on remarque un jeune platane qui existe encore aujourd'hui et qui a pris de l'ampleur.

On découvre un cochon, en liberté, ce qui n'était pas rare dans les rues du village au 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle. Chaque famille élevant un cochon pour son usage personnel.

L'Église dont remarque le clocher sur cette photo fut reconstruite en plusieurs tranches à partir de 1350. La charpente, lors de travaux de réfection, fut recouverte d'une voûte en plâtre afin d'isoler l'église du froid en janvier 1860. Voûte qui s'effondra le 1^{er} octobre 1977, la veille d'un mariage et permit de redécouvrir plus de 300 corbeaux peints qui avaient été totalement oubliés.

14 – Les Halles, jour de marché, vers 1960



Le matin aux aurores, deux jours par semaine, la halle de la place aux herbes (place du Marché) abritait encore jusqu'à sa démolition Madame Alary, Mme Lagassé ou Mme Marcaillou qui vous proposaient selon les saisons : fruits, fleurs, légumes, gibier, poissons, volailles, fromages...mais aussi quelques marchands forains. Puis le soir, tout ce petit monde amenait sa chaise, s'asseyait en rond pour refaire le monde, la velhada (la veillée en occitan) à coups de bons mots, de railleries, et de souvenirs ...

15 – Foire, boulevard du Canal, vers 1920



Il est attesté que plusieurs foires pour les bêtes à laine et à cornes, chevaux, mulets, porcs, et instruments aratoires avaient lieu chaque année à Trèbes, les 10 janvier (la très prisée foire aux cochons), 13 mai, et 26 août et un marché chaque mercredi. Elles étaient très fréquentées au point d'en rendre jaloux les bourgeois de Carcassonne, si bien qu'en 1358, le roi Jean II, dit le Bon, prisonnier des Anglais à Londres, écrit une lettre à Jean, comte de Poitiers, lieutenant du Roi pour la Languedoc, portant « suppression des Foires et marchés accordés à Trèbes parce que les dits établissements faisaient torts à ceux du bourg de Carcassonne ». Foires et marchés qui furent rétablis par Louis XI (St Louis) en Juillet 1454. Mais les rivalités semblent perdurer puisqu'au milieu du 19^{ème} siècle, la commune fut contrainte de changer les dates toujours à cause de la concurrence faite à Carcassonne.

16 – Foire, place de la Bascule vers 1920



La place de la Bascule (aujourd'hui place de la République) était à l'emplacement du cimetière de Goudou, hors les remparts, après l'abandon du cimetière primitif, celui qui se trouvait au pied de l'Église à la fin du 15^{ème} siècle. Après sa désaffectation (en 1835), et son abandon définitif et son arasement en 1851, il deviendra le champ de foire, puis l'emplacement ou l'ensemble Foyer des Campagnes, écoles de filles et de garçons et piscine en plein-air fut construit en 1935. Foyer qui fût rapidement transformé en Mairie au début des années 50 après la construction de la nouvelle Salle des Fêtes.

On y trouvait la bascule (d'où son nom) servant notamment durant les vendanges à peser les charrettes pleines de raisin, mais aussi les animaux lors de foires.

17 – Famille Chaluleau, bourrelier, vers 1920



Paul Maximilien Chaluleau né en 1855 à Puichéric suit sa famille, installée à Trèbes vers 1847 où son père est cultivateur. Il apprend le métier de bourrelier, puis compagnon du Devoir, il fait son « Tour de France » sous le sobriquet de « Carcassonne le Glorieux ». Il s'installe comme artisan indépendant à son retour, son atelier se trouve sur le boulevard du Canal dénommé aussi boulevard des Cafés (aujourd'hui avenue Pasteur) face au foyer des Campagnes. Le bourrelier travaillait aussi bien le cuir que la laine et les grosses toiles. Il fabriquait et réparait tout le matériel comme les licols, les harnais, les selles, les capotes, les tabliers et les besaces des éleveurs. Il pouvait aussi fabriquer des matelas. Par la suite, son fils devient sellier, fabricant de sièges et de capotes d'automobiles.

Sur la photo datant des années 1920, on peut voir de gauche à droite : Elie Antoine Chaluleau °1886, son épouse, puis Marie Jeanne Antoine °1863, épouse Chaluleau, Jeanne Metge °1885, veuve Chaluleau, Paul Maximilien Chaluleau °1855, le fondateur et probablement Auguste François Chaluleau °1890.

18 – Café de l'Aude



Tenu par Marceau Albouy, né en 1900 à Trèbes, qui se mariera avec Gabrielle Sicre en 1922. D'abord mécanicien, il achète le café et devient limonadier, probablement à partir de 1928. Noël Sarret lui succédera plus tard, après la guerre.

C'est un lieu de rendez-vous très prisé des trébéens, notamment sa terrasse (qui a disparu aujourd'hui) donnant sur le fleuve, de l'autre côté de la route départementale dite la Minervoise, bien moins fréquentée à l'époque. Les garçons de café pouvaient traverser et servir la clientèle en toute quiétude.

Le café de l'Aude, le bien nommé, fut plusieurs fois submergé par le fleuve. On peut voir sur sa façade un repère de crue datant du 8 octobre 1820 à 1m76 au-dessus du trottoir.

19 – Quai de l'Aude et la Piale, en 1930



Passé le pont de l'Aude, le quai de l'Aude longe le sud du village, surplombant le fleuve. Au premier plan la boutique de Jules Denat °1914, marié avec Albertine Jeantet, le pâtissier qui comblait la gourmandise des jeunes trébéens. On le devine sous l'avent de son échoppe qui protège sa façade du soleil.

On remarque, à la gauche de la photo, une fontaine : « la piala » construite en 1877. La « piala », qui se prononce pialo en occitan peut se traduire au sens large par abreuvoir. Cette fontaine était alimentée par un siphon qui prenait l'eau au puits de la place du marché que nous avons déjà évoqué. Sa vasque servait d'abreuvoir pour les chevaux qui étaient nombreux dans la commune, utilisés notamment pour le travail dans les vignes.

20 – Place du Plo et sa boulangerie, en 1930



Le quartier du Plo (en langue occitane un terrain plat, un plateau mais aussi une place) recouvre la partie du bourg la plus ancienne (le Trèbes des origines). La Place est le lieu de rassemblement historique du village jusqu'à son extension et la création de la Place aux herbes. Pourtant ce quartier a gardé une vie propre et des nombreux commerces y sont établis.

C'est le cas de la boulangerie de Louis Lachet °1899 que l'on voit sur cette photo (avec un pull et une cravate) entouré de ses deux mitrons (Charles Cros, le père de Serge Cros à droite) et peut-être de sa vendeuse.

21 – L'Orbiel et la Calade, vers 1920



A l'origine et jusqu'à la construction du pont sur l'Aude (probablement vers 1450), la route principale pour se rendre à Carcassonne passait par l'ouest du bourg et la porte d'Orviel, descendait par la calade, un chemin empierré de galets datant de 1724 (aujourd'hui la rue du Pont de Vauban) jusqu'à la rivière l'Orviel, la rivière de l'Or, parce qu'elle charriait des pépites, traversant en amont une région riche en filons d'or (et d'arsenic) et qui deviendra au fil du temps et de la francisation l'Orbiel. Le chemin traversait la rivière par un gué, puis remplacé par une passerelle (que l'on distingue au fond de la photo), mille fois emportée par les inondations torrentielles de ce cours d'eau, puis par un chemin plongeant au fond de la plaine du Devès jusqu'à l'Aude, qui de la même façon traversera le fleuve par un gué pour rejoindre Berriac et Carcassonne.

Les rives de cette rivière, quand elle n'était pas en furie, étaient propices au lavage du linge.

21bis – Charcuterie « Vieu » vers 1914



La famille Vieu est originaire du Tarn. Henri Vieu est né à Cahuzac en 1856, il se marie en 1880 avec Justine Pouzenc, qui elle, est née en 1857 à Viviers. Ils immigrent à Trèbes vers 1885, d'abord comme cultivateurs, ouvriers agricoles, puis s'installent comme marchands de volaille et enfin charcutiers. Leur boutique (et le logement) se situe rue d'Orviel (Orbiel aujourd'hui).

Sur cette photo, on voit sa belle-sœur Rose Garel, dite Rosalie, née à Mazamet en 1878, marié avec Henri Florentin Pouzenc vers 1897, tenant par la main sa fille, Marie Paule, née en 1910 devant la boutique « Charcuterie Vieu » vers 1914.

Marie Paule se mariera en 1934 avec Elie LAUCAT, ce seront les parents de Jeannette, la résidente actuelle de l'ancienne Charcuterie

22 - L'Harmonie municipale « Les Amis Réunis »



En 1895, une société musicale « Les Amis réunis » fut créé par fusion des deux précédentes par Charles dit François Jougla, minotier, futur maire, qui compta rapidement plus de 50 membres dirigés par Michel Mir et qui répétait dans une salle située au bord du Canal, propriété de la Compagnie du Midi.

L'Harmonie participait chaque année à de nombreux concours régionaux, nationaux et même internationaux sous la direction de Michel Mir puis de son fils, Michel aussi. Les « Amis réunis » triomphèrent en remportant un Prix à Lausanne en 1911 avec un enfant de 10 ans à la caisse claire, Lucien Nonnat

De nombreux musiciens ne survécurent pas à la saignée de la grande guerre. Pourtant les rescapés reconstituèrent la Société sous la baguette d'Antoine Costesec (né à Trèbes en 1871) puis de Lucien Nonnat (né à Trèbes en 1900). On voit les membres de l'Harmonie sur cette photo en 1924.

23 – Le Canal et le Chemin de Halage



Jusqu'à 1925, la plupart des « barques de patron » (les péniches en bois navigant sur le Canal du Midi) sont mues grâce à la traction humaine ou animale, c'est-à-dire hâler pas des humains ou des chevaux. C'est dire que le chemin qui longe le canal est essentiel à son fonctionnement et ne doit pas être interrompu.

Le chemin de halage que l'on voit ici, même les jours de foire, est laissé disponible pour l'éventuel passage d'un attelage de chevaux ou d'humains tirant par une bricole (harnais de corde ou de cuir) le navire transportant les marchandises ou les passagers des barques de poste. Pour les bateliers les plus modestes, c'était souvent femme et les enfants qui s'attelaient à la bricole.

Le pan incliné qu'on voit sur le milieu la photo servait à mettre à l'eau ou à tirer au sec les barques qui allaient au radoub (entretien).

Aujourd'hui le chemin de halage est fréquenté par randonneurs et s cyclistes.

24 - La rue des Fargues et le « Château »



La rue des Fargues (aujourd'hui rue de Strasbourg) tire son nom, sans aucun doute, de fargas : petite enclume portative pour rabattre les faux. Sur la gauche de cette rue on aperçoit une demeure bourgeoise, le « château ». Elle était au début du 20^{ème} siècle la propriété de la famille De Rolland, chatelain d'un grand domaine à Saint Julia.

Une ribambelle d'enfants présent sur la photo sort de l'école située un peu plus haut, à droite dans la rue.

A droite, au premier plan, la maison de Mme Huguette Caparros.

Anciennement c'était l'un des accès, une fois passée la porte du Canal, l'une des trois portes par lesquelles on pénétrait le bourg, au centre du village.

25 – Un mariage en 1920



Lorsque tout était prêt, on organisait le cortège qui partait à pied. En tête, le musicien jouait un air, suivait la mariée donnant le bras à son père, ou un autre parent, puis la demoiselle d'honneur et son cavalier, les petits et les grands jeunes par couples, les oncles, tantes, grands-parents et enfin le marié au bras de sa mère. Le mariage civil était célébré le premier, et ensuite les cloches annonçaient le mariage religieux. Si la jeune fille avait déjà un enfant, elle devait entrer à l'église par la petite porte, et ou même être mariée très tôt le matin. Après la signature des registres par les nouveaux époux, les témoins et les proches, le cortège sortait de l'église au son de la musique, et généralement se dirigeait vers le café du bourg.

Ensuite le cortège se reformait et l'on s'en allait, beau temps ou mauvais temps, au son de la clarinette ou de l'accordéon vers le lieu où un bon repas était préparé. Le long du chemin, il avait aussi été placé des rubans qu'il fallait couper et embrasser les voisins qui attendaient.

26 – Les lavandières au bord du Canal



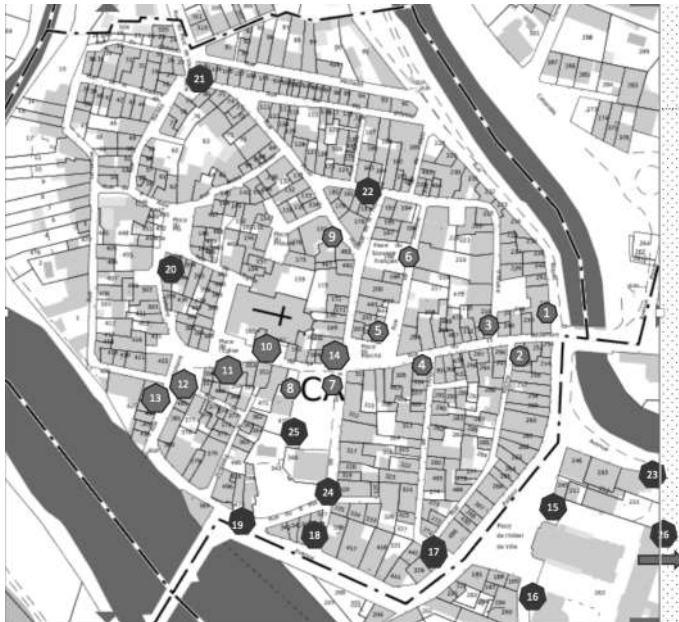
Une loi de 1831, suite aux différentes épidémies de choléra, imposa aux Communes l'aménagement de lavoirs publics. Il fut facile pour Trèbes qui disposait de trois cours d'eau d'y pourvoir. Ainsi, la commune disposait d'une dizaine de sites. Celui qui nous occupe se trouvait sur le Canal, en aval de l'agglomération. Les lavandières (bugadièra en occitan) exerçaient cette activité d'abord pour leur famille mais certaines se louaient pour laver le linge de familles les plus aisées. Celles qui lavaient leur linge au canal n'étaient pas les plus nombreuses car la Compagnie des Chemins de fer du Midi qui administrait aussi le canal faisait payer une redevance de 3 francs annuellement pour le droit d'utiliser l'eau. La « ruscado » (lessive) était un travail rude mais il y avait des compensations, on papotait, on cancanait, c'était le lieu du défolement, les échanges étaient vifs et les hommes, surtout les hommes, en prenaient pour leur grade, mais aussi les « mauvaises filles » et les patrons, mais c'étaient le plus souvent des hommes, d'ailleurs ils observent mais se tiennent loin.

Remerciements.

Merci à Paul Portet, fondateur de la société des études historiques de Trèbes et à ses successeurs Maurice Sarda et André Bonnery, dont les articles toujours fourmillant d'anecdotes ont largement inspiré nos récits.

Merci à André Bonnaud, et René Diédric, malheureusement trop tôt disparus mais aussi à Claire Tailhan, à Bernard Vidal, et à d'autres anonymes pour leurs photos.

Plan de la visite



Pour une découverte complète votre départ est situé au pont du Canal (1). Mais vous pouvez aussi aller à la découverte et vous laisser surprendre en parcourant les rues du Village

Pour les personnes équipées d'un smartphone une visite guidée à partir de QR Code est disponible sur le site officiel de la Mairie à l'adresse suivante : <https://ville-trebes.com/culture-tourisme-et-loisir/decouvrir-trebes/ballade-mémorielle>

